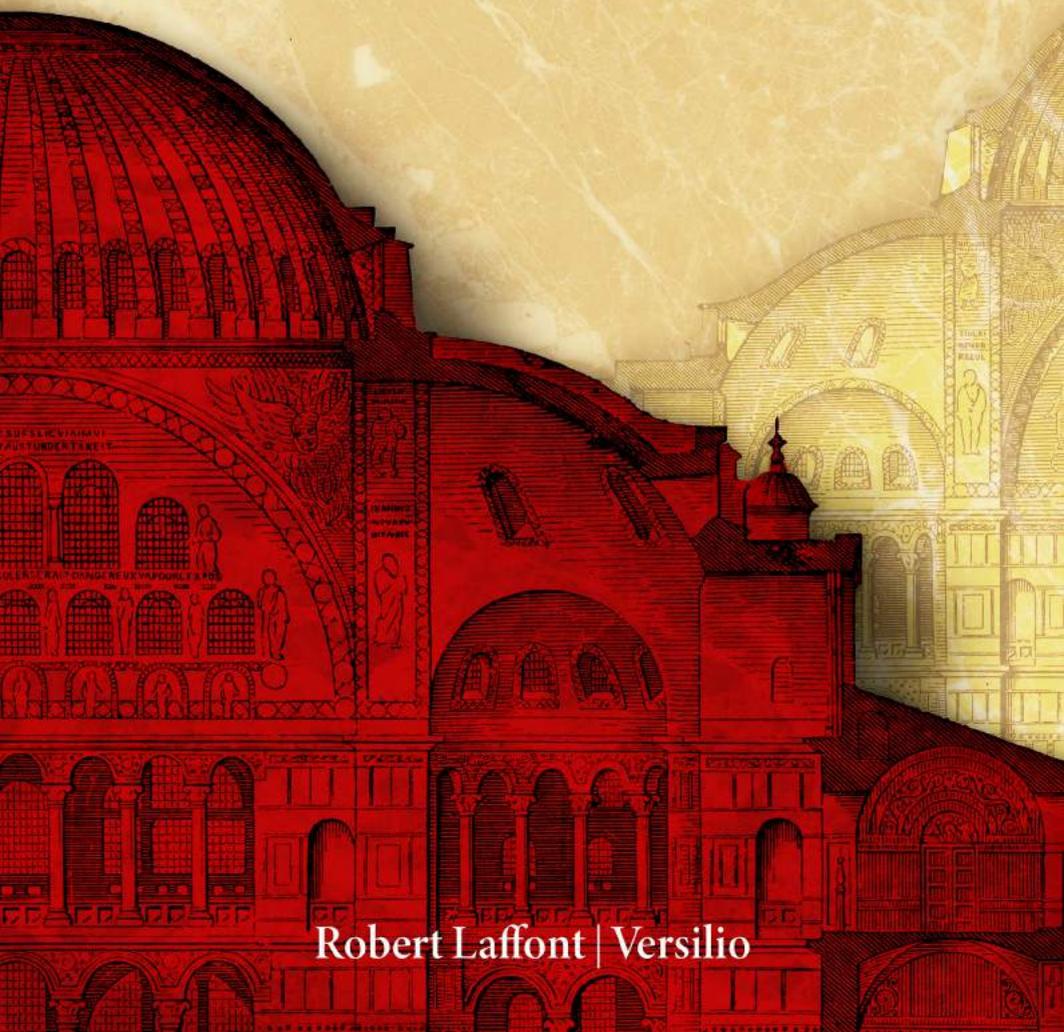


BAPTISTE TOUVEREY

# CONSTANTINOPLE

roman



Robert Laffont | Versilio

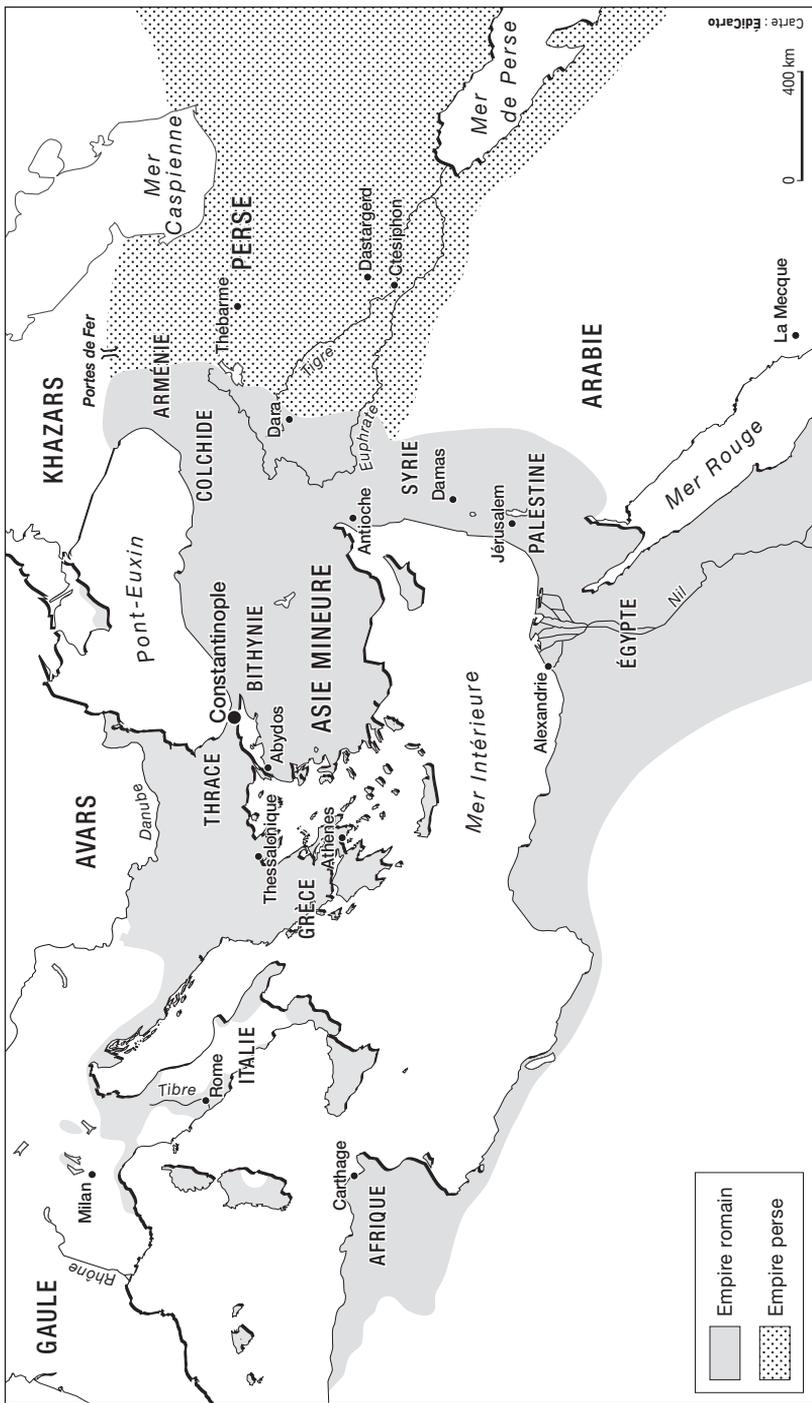
BAPTISTE TOUVEREY

# CONSTANTINOPLÉ

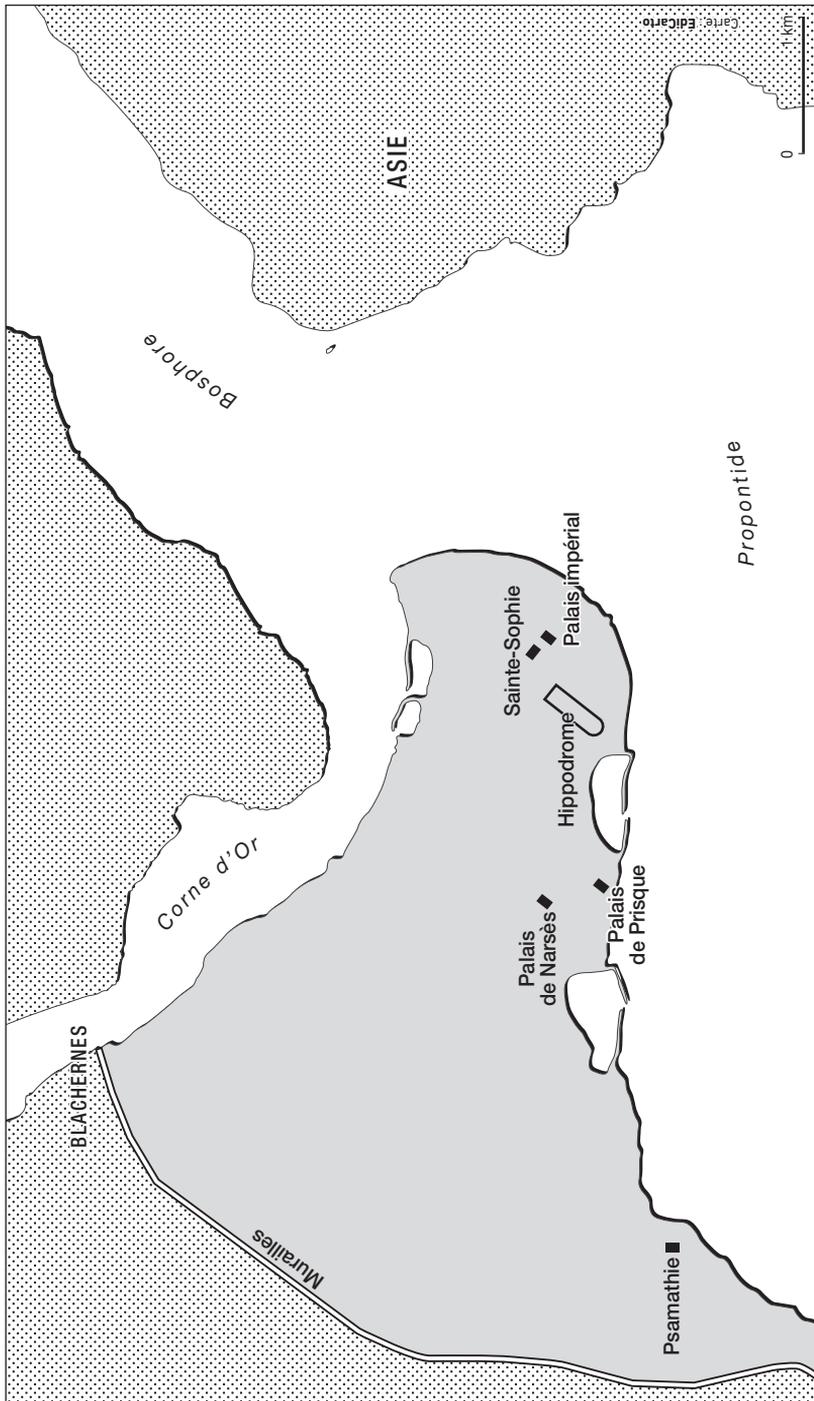
*roman*

Robert Laffont/Versilio

© Éditions Robert Laffont, S.A.S., Paris, 2018  
Versilio, Paris, 2018  
ISBN 978-2-221-21642-2  
Dépôt légal : janvier 2018



L'Empire romain en 610 après J.-C.



Constantinople en 610 après J.-C.

610 APRÈS J.-C.

## 1.

Pas un souffle d'air. Même ici, au bord de la mer, même à la pointe de la ville, là où débouchait la Corne d'Or – et où s'achevait l'Europe. Il avait espéré qu'avec la nuit, les vents se lèveraient, rafraîchiraient une atmosphère irrespirable. Mais, depuis quelques jours, le soleil, même absent, ne se faisait jamais oublier. La chaleur restait accablante.

Il s'approcha de l'eau. Pas trop cependant, il ne savait pas nager. Et, à cette heure tardive, on n'était pas à l'abri d'un mauvais plaisant qui, par désœuvrement, pour rire, vous précipiterait dans les flots sombres. L'idée de disparaître ainsi, subitement, dans la Propontide, de ne laisser aucune trace, qu'un cadavre qu'on repêcherait (ou pas) dans quelques jours, l'amusa un instant. Personne ne savait qu'il était là. Le lendemain, on le chercherait, on s'inquiéterait. Certains se mettraient à espérer.

Il se tourna pour vérifier qu'aucun des groupes qui erraient sur les quais ne semblait trop menaçant. L'un d'eux venait à sa rencontre. La peur le saisit, il réajusta sa capuche. Il étouffait, sa tête semblait plongée dans une étuve, son front ruisselait. Un moindre mal.

Ils étaient quatre. Des Bleus. Ils passèrent sans lui jeter un regard. Il respira.

Ces paniques soudaines. Il n'apprendrait décidément jamais à les contrôler. La peur de la mort, quoi qu'il fasse. Les sorties nocturnes ne l'en avaient pas guéri.

Même au cœur des ténèbres, Constantinople ne dormait jamais tout à fait. Les navires continuaient à arriver dans la Corne d'Or. Il les vit approcher à la rame, débarquer leur marchandise un peu plus loin, à la lueur des torches. Le centre du monde. Voilà où il se tenait, après tout. La Nouvelle Rome. Le dernier miracle d'un empire que beaucoup avaient cru fini et qui avait su se renouveler, se reconstruire ailleurs, sur des bases différentes, autour d'une capitale inédite.

Un groupe de marins bavardaient près d'un feu. Comme s'il ne faisait pas déjà assez chaud. Il s'approcha malgré tout. Ils avaient l'air plutôt pacifiques et la discussion était animée. Ils faisaient griller du poisson. L'odeur emplit le quai. En face, au loin, on devinait les coteaux sombres de l'Asie, de l'autre côté du détroit, l'amorce de ces étendues vitales, immense réservoir d'hommes et de richesses.

L'Europe avait été dévorée par les peuplades barbares. Elle était perdue et ce qui ne l'était pas, la Grèce, la Thrace, des bouts d'Italie et d'Espagne, n'avait pas grande valeur. Des provinces affaiblies ou périphériques. De l'Ancienne Rome elle-même ne restait plus guère qu'un nom trop lourd, trop glorieux pour la cité modeste qu'elle était devenue. Quant à la lointaine Afrique et à sa capitale Carthage, plus dynamiques, elles ne remettaient pas en cause leur appartenance à l'Empire ; depuis peu, cependant, elles échappaient au contrôle de la Nouvelle Rome. Il grimaça. Restait l'Asie. Les pieds ancrés en Europe, c'est vers elle que regardait Constantinople. Comme lui en cet instant. Les flots qui venaient frapper les quais, à quelques pas, n'étaient pas un corps étranger qu'il devait craindre, ils étaient le sang de l'Empire, se dit-il, ce qui faisait battre son cœur, lui apportaient non pas simplement de quoi vivre, mais un faste comme l'Ancienne Rome elle-même n'en avait sans doute jamais connu.

Il vérifia qu'aucune mèche de ses cheveux ne dépassait de sa capuche, puis se joignit aux marins. Ils avaient bu et s'aperçurent à peine de son arrivée. Une bonne chose.

Ils discutaient des dernières nouvelles : l'avancée irrésistible du général rebelle Nicéas, le neveu du gouverneur Héraclius. L'un des marins l'avait vu de ses yeux passer deux jours plus tôt l'Hellespont, cet autre détroit, qui fermait la Propontide, à quelques jours de marche au sud. Douze mille hommes qui bientôt menaceraient la capitale. Des fous. Sur son promontoire, bordée par la mer de toutes parts et, sur le seul côté où elle ne l'était pas, protégée par les plus hautes murailles jamais construites, Constantinople était imprenable. Du moins, c'est ce qu'il voulait croire.

Il baissa le visage. Un excès de prudence. Malgré le feu tout proche, personne ne remarquerait sa pâleur, ni sa cicatrice. Il n'était pas exclu que le marin ait lui-même participé à l'opération du général Nicéas, se dit-il. Il tenta de retenir son visage. Pour plus tard.

Des chiens aboyèrent non loin. Il se retourna, les aperçut. Derrière eux, malgré l'obscurité, il distingua le dôme prodigieux de Sainte-Sophie, qui coiffait l'église la plus vaste de la chrétienté. Un défi aux lois ordinaires de la nature, le couronnement d'une éclosion anormalement tardive.

Pendant un millénaire, l'énorme agglomération qui se dressait devant lui était restée à peine plus qu'un gros village. Mais un gros village magnifiquement situé, au carrefour de tout, aux confins de deux continents, de deux mers. Pourquoi avait-il fallu attendre si longtemps et la clairvoyance d'un empereur de génie pour que l'évidence s'impose ? Pour qu'elle devienne ce que son emplacement exceptionnel l'avait en fait toujours destinée à être : une métropole, une capitale ? Trois cents ans plus tôt, Constantin, l'empereur de génie en question, l'avait rebaptisée à son nom. La petite Byzance était devenue Constantinople. L'une des cités les plus éblouissantes jamais bâties. Le pivot de l'Empire désormais. Là où convergeaient les richesses de la Méditerranée et du Pont-Euxin, les olives d'Espagne, le vin de Crète, le blé de Sicile et de Crimée. Plus celui d'Égypte, il est vrai. Son poing se crispa. Plus les étoffes, ni les cuirs d'Antioche. Sans même parler des dattes de Carthage : plus rien n'arrivait de Carthage depuis des années. Depuis la rébellion du gouverneur Héraclius et de

Nicétas. Il voulut cracher, se retint : inutile d'attirer les regards sur soi.

Il arrivait encore assez de blé. C'est tout ce qui comptait. Assez pour nourrir un amas humain sans équivalent. Un million d'habitants. L'Ancienne Rome en avait compté autant jadis, disait-on. Elle qui avait vaincu tout l'univers et ressemblait désormais à un bourg de province à l'abandon.

Ces hommes n'étaient pas assez fous pour le déclarer ouvertement ; néanmoins, il lui sembla qu'ils étaient loin d'exécrer comme ils l'auraient dû le général Nicétas, sa jeunesse, ses exploits. Ce fut plus fort que lui : il cracha. Ils s'aperçurent alors de sa présence. Les sourires disparurent, le mot « espion » fut murmuré. Une hostilité sourde, rien de plus, pas de coups, pas d'insultes. Des hommes prudents, à l'évidence. Contrairement à lui.

Comme il fallait s'y attendre, la conversation prit un autre tour. Plus d'espoir qu'ils évoquent l'empereur désormais, celui que beaucoup persistaient à appeler l'« Usurpateur ». Quelques banalités sur l'offensive des Perses à l'est. Des informations de troisième, voire de quatrième main. Rien à en tirer. Il les entendit mentionner les courses du lendemain. Il tendit l'oreille. Ils comptaient bien profiter de leur présence en ville pour se rendre à l'hippodrome et pourquoi pas ? pour parier. Sur Porphyre, évidemment. Il sourit.

L'hippodrome était là, au-dessus de leur tête, au-dessus des toits, légèrement sur leur gauche, ovale et démesuré, couvert de marbre et surmonté d'arches splendides, le poumon de la ville, son exutoire, ce qui empêchait un million d'hommes agglomérés sur une péninsule de s'entretuer. Le peuple avait beau y soutenir des écuries concurrentes – les Bleus, les Verts –, fondamentalement, il y vibrait à l'unisson. Il y oubliait tout ce qui ne roulait pas sur la piste tiré par quatre chevaux. Que douze mille soldats rebelles partis de Carthage seraient dans quelques jours au pied des remparts, par exemple. Ou que, profitant de ces dissensions, le roi des rois Chosroès, souverain de tous les Perses, avait fait main basse sur la Mésopotamie romaine. Demain, se dit-il, sans qu'aucun de ces

imbéciles s'en doute, se jouerait pourtant sur cette piste bien plus qu'une course.

Demain. Pour l'heure, il était temps de rentrer. Il avait pris suffisamment de risques. Il leur tourna le dos, quand une main se posa brutalement sur son épaule, le retint de force. « Où tu vas ? » Son sang se glaça. Il aurait dû y penser, se méfier. Ils n'étaient pas si paisibles qu'il l'avait cru. L'avaient-ils reconnu ? Avaient-ils attendu le dernier moment pour le confondre ? Sa capuche fut rabattue avec rudesse. Oui, il était perdu. Bientôt des coups, la mort. Non, des rires. Ils pointaient du doigt ses cheveux. Même dans la nuit, leur couleur scandalisait. « Roux comme Phocas ! » glapit un grand échalas à qui manquaient toutes les dents de devant.

Il regarda autour de lui : pas un vigile à l'horizon. Il était seul avec ces brutes. À leur merci. Une solution, une seule : « Roux comme l'Usurpateur, hélas ! Maudit soit-il ! » renchérit-il en baissant le visage. Il retint son souffle. C'était d'une audace folle, il le savait. S'ils s'en rendaient compte, tout pouvait dégénérer très vite. Mais le grand échalas approuva de la tête et le gratifia d'une claque dans le dos. « Qu'il nous donne des jeux, des courses, et tout ira bien. » Ils le laissèrent partir. Trop ivres pour remarquer autre chose que ses cheveux. Une certaine cicatrice, en particulier. Des Verts, évidemment, arrogants, aveugles. Demain, il les retrouverait. À l'hippodrome.

Franchi la muraille maritime, une ruelle montait vers le cœur de la cité. Il l'emprunta, pressé, apeuré, redoutant à chaque instant de voir les marins courir derrière lui. Ce dédale n'avait pas de secrets pour lui. Malgré l'obscurité, il en connaissait chaque recoin, chaque impasse. On pouvait marcher des jours entiers dans Constantinople sans passer deux fois devant le même bâtiment. Plus qu'une ville : un monde. Il devina les tuiles orangées au-dessus de sa tête, la débauche de couleurs sur les murs, le marbre, l'or, les édifices gigantesques. Aux carrefours, des torches finissaient de se consumer. Dans quelques heures, ces rues vides regorgeraient d'une foule bruyante, chaotique. On se presserait devant les étals proposant tous les

mets imaginables, mieux préparés, plus fins qu'ailleurs. Ce serait une explosion de luxe et de misère, les tuniques les plus splendides côtoyant les haillons, le parfum des jeunes (et moins jeunes) patriciennes se mêlant à la puanteur des mendiants, les bijoux et les bras d'une blancheur irréaliste aux membres mutilés, crasseux, aux ventres gonflés par la faim. Les chaises à porteurs tenteraient de se frayer un passage au milieu de la cohue. On s'invectiverait, on se supplierait. Des hommes mourraient sans doute.

Rien n'était comparable à la magnificence de cette ville, à la vie frénétique qui l'animait. Quand on l'avait connue une fois, se dit-il, il n'était plus possible d'être heureux autre part. Au-delà des murailles de Constantinople s'étendait un monde immense, mais terne et presque inutile. Tout ce qui rendait l'existence digne d'être vécue était concentré sur cette langue de terre battue par les vents. Ici, même les indigents étaient fortunés, en un sens. C'était le royaume des joies intenses et parfois, il est vrai, violentes. Dehors erraient des hommes ignorant qu'ils n'étaient que des fantômes.

Il arriva enfin. En lieu sûr. Devant lui, le bâtiment le plus splendide de la ville après Sainte-Sophie. Il écrasait de sa masse les rues alentour, rivalisait avec l'hippodrome lui-même. Les gardes à l'entrée surgirent d'une guérite, lui bloquèrent le passage. Il sourit. Ils faisaient bien leur travail. Il abaissa sa capuche et leur réaction fut prévisible : ils s'inclinèrent, se confondirent en excuses. C'était réjouissant. Lassant aussi. Il était tard, il les écarta d'un geste de la main, puis pénétra chez lui, dans le palais impérial.

\*

Quelques heures plus tard, le soleil se levait à peine, mais les gradins de l'hippodrome étaient combles. Cent mille personnes, un dixième de la ville, étaient rassemblées autour d'une piste ovale. Plus de monde que n'en comptaient la plupart des cités de l'Empire. Plus qu'il n'en restait au sein des légions. Une foule à l'humeur changeante, aux mouvements dangereux, difficiles à contenir. Des pauvres, des aristocrates, des

partisans de la faction des Bleus, de celle des Verts, des jeunes gens, des vieillards, des femmes aussi, parfois leurs enfants dans les bras ou au sein, beaucoup d'hommes faits, enfin, certains débraillés, presque nus, d'autres couverts d'habits valant des fortunes, tous hurlant. Des couleurs, des parfums, de la pestilence. Des moignons se tendant vers le ciel, des mains délicates aux ongles limés caressant des épaules découvertes, des doigts habiles se glissant discrètement dans les plis des tuniques à la recherche d'une bourse.

Des marchands parcouraient les travées. Le mauvais vin s'écoulait dans les gorges assoiffées à force de s'égosiller dans une chaleur suffocante. Un bruit effroyable. Une odeur de sueur, de vomi. De temps en temps, des rixes. Les gardes intervenaient alors au plus vite : on avait déjà vu des querelles d'ivrognes dégénérer en émeutes. Les armes étaient interdites dans l'enceinte de l'hippodrome, ce qui n'empêchait pas le sang d'y couler. Il éclaboussait les robes immaculées, les tuniques déjà souillées, puis les sandales de cuir et les pieds crasseux y pataugeaient avant d'en effacer, sur le marbre blanc, les dernières traînées rougeoyantes. Et on oubliait les blessés, les morts. On était happé par la furie continuelle qui se déchaînait ici.

Les courses de chars venaient de débiter. Les spectateurs n'y prêtaient encore qu'une attention médiocre : elles n'opposaient que des pilotes de seconde zone. Leur intérêt se réveillerait dans l'après-midi, quand les factions présenteraient leurs cochers vedettes dans des courses souvent meurtrières. Quand paraîtrait enfin le fameux Porphyre. Les paris atteindraient alors des sommets.

Pour l'heure, le spectacle était ailleurs. Dans les gradins. Un dialogue entre la foule et un homme. Elle s'esclaffait, applaudissait, grondait. Lui répondait d'un geste de la main ou d'un hochement de tête, parfois par l'intermédiaire d'un crieur. Autour de lui, une double rangée de gardes, une barrière infranchissable, censée le protéger de la populace. Autant du moins qu'on le pouvait dans une telle enceinte. De taille moyenne, fin, presque maigre, tout de nerfs et roux, il arboyait une longue et profonde cicatrice qui se prolongeait

## *Constantinople*

jusqu'à l'oreille. On le surnommait la Gorgone, mais il s'appelait Phocas ; c'était l'empereur. L'homme qui, quelques heures plus tôt, arpentait, déguisé, les rues de sa ville pour en prendre le pouls.

Ce jour-là, il jouait sa survie.

## 2.

Nicétas se réveilla en nage, le cœur battant. D'instinct, il saisit sa dague. Toujours à portée de main. Mais que pouvait-elle contre un mauvais rêve ?

La jeune femme, à ses côtés, continuait à dormir. Il la secoua légèrement. Non, elle ne faisait pas semblant. Paisible, insouciant. Quel était son nom, déjà ?

Un jour, l'une d'elles le tuerait dans son sommeil. Il le savait. On l'avait suffisamment mis en garde. Son oncle le premier. « Tu peux avoir les meilleurs soldats du monde devant ta porte. Si l'assassin est dans ton lit... » Il entendait encore résonner la voix du vieux gouverneur, tranchante, désabusée.

Il reposa sa dague. Pas un bruit. L'une de ces rares heures où le camp était vraiment paisible. Autour de lui, douze mille hommes. La meilleure armée de l'Empire. *Son* armée. À cinq jours de marche de Constantinople. Il entendit des pas, une voix, au loin, puis le silence de nouveau. Des sentinelles restaient en alerte : sur les tours quadrillant le camp, dans les allées, auprès des chevaux, et devant l'entrée de sa tente, bien sûr. Il y avait aussi tous ces hommes que le sommeil fuyait et qui attendaient le jour, la peur au ventre. En buvant, en jouant aux dés, en tentant de se rappeler qu'ils avaient remporté bien des combats, en tentant d'oublier qu'on pouvait avoir remporté bien des combats et perdre la bataille décisive.

## *Constantinople*

Il se releva, fit quelques pas dans l'atmosphère moite de sa tente. Ses cheveux collaient désagréablement à ses tempes. Quel cauchemar l'avait réveillé ainsi ? Quelques images vagues finissaient de s'effacer dans son esprit. Un visage de femme ? Il n'en était même pas certain. Mais c'était vraisemblable. Il jeta un regard sur celle qui était allongée sur son lit, le dos découvert, une joue voluptueuse émergeant de boucles brunes, de longs sourcils noirs, un bras jeté négligemment au travers des coussins. Envoyée par Phocas ? Il sourit. Être si près de Constantinople – si près du but – le rendait nerveux. Voilà tout. Il inspira. Elle sentait bon, cette jolie endormie. Elle avait dû se couvrir de parfums, consacrer des heures à friser ces boucles, qui décidément lui allaient bien. Peut-être sa famille, une sœur, l'avait-elle aidée. Ce n'est pas toutes les nuits qu'on avait le privilège d'être l'invitée du général Nicéas. Elle serait amplement récompensée bien sûr. Dès le lendemain, on lui remettrait une bourse pleine de pièces d'or. Puis elle quitterait la tente, le camp, rejoindrait sa famille. Des paysans de la région sans doute. Il n'avait pas demandé. Il ne la reverrait jamais.

### 3.

Bonose s'assit à la droite de Phocas. Suant, soufflant. Il ignora les quelques aboiements qui accompagnèrent son arrivée. Il y a quelques années encore, ces quolibets l'auraient mis dans une rage homicide. Il aurait envoyé vingt gardes dans les rangées d'où il lui avait semblé les entendre partir. Les coupables, ou, à défaut, cinq personnes prises au hasard, auraient été amenés hors de l'hippodrome, puis traînés dans certaines cellules, qui étaient la terreur de la ville, car on en sortait, en général, méconnaissable. Quand on en sortait.

Mais ces aboiements ne gênaient plus Bonose. Il était fier d'être le dogue dévoué de l'empereur, prêt à user de ses crocs au moindre commandement du maître. Son cerbère. Fier d'être tout à la fois généralissime des armées romaines et chef de la garde impériale. On le craignait. On le brocardait précisément parce qu'on le craignait. Pour exorciser la peur qu'il inspirait. Il avait fini par le comprendre. À moins que ce ne soit Phocas qui, comme souvent, l'ait éclairé sur ce point ?

Sa mauvaise humeur ne venait pas de cette foule moqueuse, ni de l'épouvantable chaleur qui continuait d'écraser la ville (pour un homme de sa corpulence, une torture à chaque pas). Ce qui l'inquiétait ce matin-là, c'était Phocas lui-même. La plèbe l'avait porté sur le trône. Il la comblait de pain et de jeux. C'était très bien ainsi. Pourtant, même un être aussi mal

dégrossi que Bonose sentait bien qu'il y avait certaines limites qui ne devaient pas être franchies. Or, elles étaient sur le point de l'être.

« Deux ! » cria soudain Phocas en indiquant le chiffre avec ses doigts. La foule poussa un hurlement. L'empereur, qui parlementait avec elle depuis plus d'une l'heure, venait de lui accorder deux semaines entières de réjouissances. Une folie.

Bonose n'y tint plus. « Tu veux finir en beauté, c'est ça ?

— Tu es un imbécile, Bonose », lui murmura l'empereur, sans se tourner vers lui : il souriait à la plèbe qui l'acclamait.

Bonose ne répliqua pas. À côté du frêle Phocas, il avait l'air d'un colosse. Un colosse obéissant. Jamais il ne mordrait la main du maître. Phocas devait savoir des choses qu'il ignorait. Comme toujours.

Un nouveau débat s'éleva dans l'hippodrome : le peuple réclamait une augmentation de la ration gratuite de blé. Depuis que Rome avait fait main basse sur les plus belles terres cultivables, il existait une loi non écrite mais infrangible ; on distribuait gracieusement à une partie de la population de quoi se faire du pain pour un mois. Pas aux plus nécessiteux, bien sûr : la pauvreté extrême présentait cet avantage non négligeable d'être la solution à son propre problème et on préférait donc les laisser mourir de faim. Néanmoins, les pauvres qui n'étaient pas assez miséreux pour en faire autant et pas assez riches pour se satisfaire de leur condition, ceux-là, il fallait bien les amadouer. Ceux-là étaient dangereux. Les vrais soutiens de l'Empire.

Cette tradition était passée de Rome à Constantinople, où un tiers de la population survivait ainsi, sans travailler, grâce au labeur des provinces.

« Deux boisseaux ! Deux boisseaux ! » hurlait la foule. C'était la quantité de blé qu'elle exigeait désormais par famille et par mois. Phocas restait ferme à un boisseau et demi. Le marchandage semblait l'amuser. Bonose s'inquiétait. Deux boisseaux, cela signifiait tout simplement la ruine de l'Empire, non pas dans un avenir un peu flou, quand les responsables de la banqueroute seraient tous enterrés, mais dans six mois tout au plus.

« Un boisseau trois quarts ! Un boisseau trois quarts ! » La plèbe devenait plus raisonnable. Phocas, cependant, ne lâchait toujours rien. Les chefs des factions, ennemis irréductibles d'ordinaire, se concertaient. Le peuple se devait dans des négociations aussi cruciales de parler d'une seule voix. On avait donc décidé d'oublier les rivalités et les haines mortelles. Elles resurgiraient quand commenceraient les courses de l'après-midi.

Jean Kroukis, patron des Verts, et Calliopas Trimolaine, patron des Bleus, étaient assis côte à côte. Bonose les observait, face à la loge impériale, de l'autre côté de l'hippodrome, entourés de leurs fidèles. Tout partait d'eux : après s'être mis d'accord, chacun glissait un mot à l'oreille d'un de ses partisans, qui courait à travers les gradins le transmettre à l'ensemble de la faction. Les cris poussés par la foule, c'était leur œuvre, la quantité de blé exigée, leur choix. Officiellement, ils n'étaient que les chefs des deux grandes écuries de la ville ; dans les faits, c'étaient les deux hommes les plus importants de Constantinople après l'empereur. On les avait élus pour élever et entraîner des chevaux de course, dénicher les meilleurs cochers, contribuer à l'organisation des jeux. Mais les courses étaient devenues bien davantage que de simples passe-temps, elles cristallisaient les passions de la ville. Et les factions n'avaient plus rien de l'association de simples amateurs qu'elles avaient été un temps. C'étaient des puissances politiques. Elles se partageaient non seulement l'hippodrome, mais la capitale. Pas un habitant qui ne se revendiquât de l'une ou de l'autre. Chaque quartier avait sa couleur, chaque métier, chaque classe. L'aristocratie privilégiait les Bleus et le peuple, les Verts. Une règle qui, naturellement, souffrait des exceptions. Phocas, par exemple, se réclamait des Verts.

Les deux chefs de faction débattaient entre eux. Dommage qu'on ne puisse pas entendre ce qu'ils se disaient, songea Bonose. Il serait judicieux d'avoir un espion non loin d'eux la prochaine fois. S'il y avait une prochaine fois.

Il se pencha à l'oreille de Phocas : « Où vas-tu le trouver, ce blé ? En Afrique ? Nous n'en recevons plus rien depuis des années. En Égypte ? Nicétas nous l'a prise ! Comme la Syrie, la

Palestine, la Phrygie, toute l'Asie ! Il est à nos portes ! Et pas tout seul : les désertions en sa faveur s'accroissent ! Même les Arabes... »

Phocas l'interrompit d'un geste. Trimolaine et Kroukis venaient de faire passer un nouveau message. Cédéraient-ils ?

« Il faut que tu m'envoies contre Nicétas, poursuivit Bonose. Il n'est pas encore trop tard, mais on doit faire vite. Je prends une partie des gardes impériaux avec moi et...

— Deux boisseaux ! Deux boisseaux ! » Les milliers de voix répétaient leur nouvelle exigence.

Ils remontaient. Ce qui n'était pas très réglementaire. Phocas prit son parti : « Crieur, baissions à un boisseau et demi ! » L'homme qu'il venait d'interpeller, un obèse que la chaleur incommodait, leva pesamment le bras. La foule se tut, suspendue à la réplique de l'empereur. Le crieur se racla la gorge avant de proférer d'une voix dont la fermeté étonnait chez un être à l'apparence si flasque : « Sa Majesté l'Empereur vous propose désormais un boisseau et demi. »

Ce fut un jaillissement de cris indignés, de sifflets, d'injures, parmi lesquelles « assassin » était celle qui revenait le plus souvent. Le regard de Phocas s'assombrit un instant. Très vite, il se força à sourire de nouveau.

Jean Kroukis et Calliopas Trimolaine étaient agités. Ce qui se comprenait : comment allaient-ils justifier un tel échec devant leurs factions respectives ? Surtout Kroukis. Trimolaine venait d'être réélu à la tête des Bleus. Il avait toute une année pour se racheter, faire oublier ce fiasco. Pas le patron des Verts. Dans quelques semaines, il se soumettrait aux suffrages de sa faction. Le renouvellement de son mandat pouvait être compromis.

Un nouveau mot d'ordre ne tarda pas à circuler. La plèbe implorait désormais un boisseau deux tiers.

« Nous y sommes. » Phocas exultait. « Viens crieur. C'est l'heure du coup de grâce. » L'obèse s'approcha. L'empereur lui souffla quelques phrases à l'oreille. « Tu baisses ? Tu les achèves, n'est-ce pas ? » s'enquit Bonose.

Le crieur demanda le silence. Soudain on n'entendit plus rien. L'hippodrome entier attendait la réponse de l'empereur.

Les spectateurs sentaient que son verdict serait sans appel. Les deux chefs de faction avaient pâli. Ils devaient redouter que Phocas ne repasse en dessous d'un boisseau et demi.

« Sa Majesté l'Empereur a décidé de mettre fin à cette discussion, annonça le crieur. Sa décision est la suivante : désormais la ration mensuelle de blé distribuée à chaque famille inscrite sur la liste des indigents de la ville sera de trois boisseaux. »

La plèbe et ses milliers de bouches vociférantes restèrent muettes. Puis des murmures étonnés, des interjections incrédules s'élevèrent. Un grondement monta petit à petit. Enfin, les cris « Longue vie à Phocas ! » « Gloire au meilleur des empereurs ! » éclatèrent. L'événement était inédit. De mémoire de Romains, aucun empereur n'avait jamais doublé ainsi, d'un coup, la quantité de blé distribuée gratuitement au peuple. Qui plus est, à l'issue d'une négociation qu'il avait menée d'une main de maître et qu'il était en droit d'achever à son avantage. Les factions avaient cru tout perdre en osant réclamer deux boisseaux. Elles en obtenaient trois.

« As-tu complètement perdu l'esprit ? gronda Bonose, dont l'énorme buste, gonflé par une respiration devenue soudain haletante, semblait près d'exploser de fureur. Ils étaient à ta merci et tu leur as cédé ! Plus que tout ce qu'ils n'auraient jamais pu espérer ! »

Cette fois, Phocas se tourna vers lui : « Tu n'y comprends rien, n'est-ce pas ? » Bonose, blessé, fixait sur lui des yeux perplexes. « Pourquoi ai-je voulu accorder deux semaines de jeux à ce peuple turbulent et ingrat ? Pourquoi vider nos greniers pour lui ? Nous ferions mieux d'aller affronter Nicéas et ses troupes de traîtres... Ah, Bonose, Bonose, ne vois-tu pas que c'est exactement ce que je fais ? Et bien plus efficacement que par tout ce que tu me proposes, toi ? Ce fils de chien nous menace ? Soit. Tout lui réussit, très bien. Mais c'est fini : quand le valeureux conquérant de l'Égypte arrivera ici, dans dix jours, peut-être moins, il se cassera les dents. Veux-tu savoir pourquoi ? Parce que toute cette piétaille béate autour de nous sera sur les remparts pour l'accueillir comme il se doit. Parce que Nicéas ne pourra pas grand-chose si le peuple m'aime,

## *Constantinople*

moi. Or, je viens de me l'attacher, par le seul endroit qui lie vraiment les hommes : par l'estomac ! »

Tout en parlant, il s'était levé et saluait la foule. L'hippodrome n'était plus qu'une bouche gigantesque scandant le nom de Phocas. Les courses avaient été interrompues. La plèbe, debout, hurlait son amour fou pour l'Usurpateur, cet ancien centurion devenu empereur.

« Bien gardée, Constantinople est imprenable. Et, crois-moi, Bonose, ces gens feront tout pour mettre en échec un homme qui risquerait de révoquer les privilèges que je viens de leur accorder ! Ils seront fidèles. Et c'est la seule chose qui m'importe dans les jours qui viennent. Mais on ne s'entend plus ! Tu vas voir que désormais je peux tout me permettre. Crieur ! »

L'obèse s'approcha de sa démarche pesante. « Demande au peuple ce que Domitien exigea de lui un jour, tu sais... » Il agita la main en guise d'explication. « Je sais, Votre Majesté », répondit avec obséquiosité le crieur, qui aussitôt leva le bras.

Il fallut un petit moment pour que la frénésie des spectateurs se calme. Des cris continuaient à fuser, un bourdonnement fiévreux emplissait toujours l'enceinte. Le crieur attendit qu'un silence complet se fût installé. Alors seulement, il demanda : « Voulez-vous savoir ce que désire l'empereur ?

— Oui, oui ! » hurla la foule.

L'obèse leva une nouvelle fois le bras pour obtenir le silence. La plèbe se tut aussitôt. « Merci. C'est exactement ce que veut l'empereur. »

Bonose lui-même en resta bouche bée.

#### 4.

À l'intérieur de la tente, le jeune Marc avait sorti un petit tube de métal d'une poche cousue discrètement au revers de sa tunique. Ce tube était scellé. « M'autorisez-vous ?

— Vas-y. »

L'enfant tâta sa hanche en vain : l'étui, qui y pendait, était vide.

« Ils t'ont confisqué ton couteau ? » Marc acquiesça. « Ils ont bien fait. »

Nicétas saisit une dague magnifique, qui était posée sur une table couverte de grandes cartes, et la lui tendit. « Tiens, prends ça. »

L'enfant la contempla. Ses doigts caressèrent son manche d'ivoire, que prolongeait une lame acérée. Il n'avait jamais rien vu d'aussi beau et de dangereux à la fois. Nicétas le sortit de sa rêverie d'un claquement de doigts agacé. Le sceau fut brisé en un instant. Il en retira avec précaution un parchemin d'une extrême finesse.

« Ça vient de Carthage ?

— Je crois, oui », répondit l'enfant en baissant les yeux.

Il était encore bien trop timide. Il faudrait lui apprendre à soutenir le regard des adultes – même d'un chef d'armée, même d'un futur empereur. Nicétas l'obligea à relever la tête. « Non. Tu le sais.

— Oui.

— Alors, dis-le-moi. »

Quand le gouverneur de la province d'Afrique, Héraclius l'Ancien, lui avait personnellement recommandé Marc, Nicétas avait cru qu'il se moquait de lui : un garçon si jeune pour une tâche si délicate... « Et toi alors ? » avait répliqué son oncle en le toisant, lui qui n'avait pas trente ans. Nicétas avait, comme toujours, obéi au grand ordonnateur de la rébellion, à cet homme aux formules cinglantes qu'on ne contredisait jamais parce qu'il voyait plus loin que les autres. Il avait pris Marc avec lui et il ne le regrettait pas. Cet enfant, à la chevelure blonde hirsute et à la peau tannée par le soleil d'Afrique, avait un don. Les pigeons qu'il dressait arrivaient toujours à destination. « Presque toujours », marmonnait-il, un sourire extatique aux lèvres, quand on le lui faisait remarquer. Pour le reste, il restait mal dégrossi, hésitant, craintif. C'était exaspérant.

« Rends-moi ma dague. » L'enfant la lui tendit avec déférence. Nicétas la replaça sur sa table, puis il se mit à parcourir le parchemin. Il plissait les yeux pour en déchiffrer l'écriture minuscule.

« Je te ferai appeler, pour la réponse. » Le garçon sortit.

Le général Nicétas s'installa à sa table. Elle était couverte de cartes. Sur l'une d'elles, un plan détaillé des murailles de Constantinople. Il soupira : jusqu'à présent, tout lui réussissait et beaucoup de ses lieutenants ne doutaient pas qu'il continuerait toujours à en être ainsi. Mais lui savait que ses conquêtes étaient fragiles, qu'au premier semblant d'échec, son armée, où se mêlaient Grecs, Vandales, Arabes et Arméniens, pouvait se désintégrer en quelques jours. Alexandrie avait été prise presque par surprise, Damas, Antioche, Jérusalem s'étaient à peine défendues. Constantinople comptait bien lui résister, elle. Bientôt ils seraient au pied de ses remparts cyclopéens, que personne n'avait encore vaincus, et il n'avait pas les forces suffisantes pour mener un long siège.

Il écarta les cartes, pour être plus à son aise, et se saisit d'un minuscule parchemin en tout point semblable à celui qu'il venait de recevoir. Il fallait répondre à son oncle. Après quoi,

## *Constantinople*

une autre tâche l'attendait, plus fastidieuse encore et qui lui répugnait un peu, mais Héraclius l'Ancien avait été clair : sans elle, tous ses exploits, toutes les intelligences qu'il pourrait nouer au sein du camp ennemi ne serviraient à rien. Elle était la clé qui leur ouvrirait les portes de la capitale.

## 5.

Jean Kroukis était un beau vieillard qui respirait encore la jeunesse. Seuls ses cheveux absolument blancs trahissaient son âge déjà avancé et, quand il se déplaçait, une jambe boiteuse, qu'il traînait avec difficulté. Bonose l'accompagnait vers la loge impériale avec tous les égards qu'on ne pouvait manquer d'avoir pour un chef de faction. Le chef de la faction la plus puissante de Constantinople, en l'occurrence. Une légende. Bonose se souvenait avoir assisté, enfant, à certaines de ses courses. Quand il était aurige. Le plus fameux de tous, le meilleur.

La progression à travers l'hippodrome n'avait rien d'évident. Ne pas le brusquer. Malgré son infirmité, cet homme inspirait encore le respect. Et puis Phocas avait été clair : de la douceur. Bonose se résigna donc à avancer lentement au milieu des travées trop pleines. La foule aboyait à son passage. Un moindre mal : elle ne mordait pas. Elle saluait en revanche avec enthousiasme le vieillard. L'itinéraire choisi suivait le côté des gradins occupé par les Verts. Une attention qui n'avait pu échapper à Jean Kroukis et qui, bien entendu, ne devait rien au hasard. Il était crucial de le bien disposer. L'affaire serait délicate.

Enfin, ils y furent. Phocas les accueillit avec un grand sourire. Quel comédien grandiose. Il s'acquittait de son rôle

avec une éblouissante adresse, avec plaisir même, semblait-il. D'emblée il invita Kroukis à venir s'asseoir à sa droite, à la place qu'occupait Bonose peu auparavant. Ne pas s'en offusquer : c'était prévu. Le molosse resta debout derrière eux. Le petit numéro pouvait commencer.

D'abord des éloges. Phocas demanda des nouvelles de l'épouse et des fils, dont il avait retenu tous les prénoms. Et la santé ? Et l'écurie ? Tout cela était bien ennuyeux, mais il ne fallait pas l'effrayer tout de suite.

« Depuis combien de temps déjà es-tu à la tête des Verts ? » s'enquit soudain l'empereur. Bonose admira le savoir-faire de son vieil ami. On n'allait pas tarder à entrer dans le vif du sujet. « Cela va faire douze ans, Majesté.

— Pas de *Majesté* avec moi, Jean. Ne suis-je pas un fidèle partisan des Verts ? En théorie tu es mon patron à moi aussi et celui du généralissime Bonose également, je crois. »

Bonose acquiesça, satisfait.

« Je t'admire, Jean. Douze ans, c'est bien long. C'est plus long que mon propre règne, par exemple.

— C'est vrai, Seigneur », admit Kroukis.

Phocas l'invita à prendre un fruit dans la somptueuse corbeille qui se trouvait devant eux. « Non, non, tu n'as pas compris. Pas de *Seigneur*, pas de *Majesté*. Causons en vieux amis. C'est ce que nous sommes, après tout. On se rend des services, on s'entraide, on se soutient dans les moments difficiles. Douze ans : je n'y arriverai peut-être pas moi-même. Et je n'ai pourtant pas besoin de me faire réélire chaque année comme toi. À propos, comment se présentent les prochaines élections ? »

Voilà. On y était. Ou du moins, on s'en approchait. L'animal allait se retrouver pris au piège, sans s'être aperçu de rien.

« Pas trop mal désormais. »

Kroukis devait tout de même pressentir quelque chose : il semblait mal à l'aise.

« Ah ! Tu veux dire... Mais non, mais non, ce n'est rien. Je n'y ai même pas pensé sur le coup. » Quel admirable menteur. Un ton si innocent. Bonose lui-même en aurait été dupe s'il n'avait été aux côtés de Phocas quand, un peu plus tôt, celui-ci

avait doublé la ration de blé distribuée gratuitement à la plèbe.

« Vous m'avez sauvé la mise », reprit Kroukis.

En effet. Sans la générosité inespérée de l'empereur, il aurait dû justifier devant sa faction l'échec des négociations. Maintenant il pouvait se prévaloir de ce magnifique succès. Dans un instant, il allait comprendre pourquoi Phocas avait pris une décision aussi folle.

Un hurlement vint tout interrompre, suivi de milliers d'autres. Bonose releva la tête. Sur la piste, un aurige avait tenté d'en doubler un autre en prenant un virage par l'intérieur. Une de ses roues s'était brisée contre la borne.

« Il faut qu'il coupe les rênes ! » s'écria Kroukis.

Éjecté de son char, il était traîné par ses chevaux devenus furieux. Ses bras restaient prisonniers des courroies : impossible pour lui d'atteindre le couteau que tout cocher gardait à la ceinture pour faire face à ce genre d'accident. La foule s'égosillait : aux cris d'horreur se mêlaient des sifflets et des éclats de rire. Bonose était tenté de s'esclaffer lui aussi. Il se retint. Il n'était pas nécessaire de froisser inutilement Kroukis, à qui cette chute devait rappeler de mauvais souvenirs.

L'aurige avait cessé de se débattre. Quand la course prit fin, son char continua un moment à avancer seul sur la piste vide, traînant derrière lui une masse inerte et sanguinolente. *Un Bleu au départ de la course, un Rouge à l'arrivée*, songea Bonose.

« Je ne vais pas abuser plus longtemps de la patience de Votre Majesté », hasarda Jean Kroukis, que l'incident avait assombri. Il avait repris sa béquille et s'apprêtait à se retirer.

Or, il n'était pas encore temps. Il fallait le retenir. D'instinct, Bonose lui agrippa les épaules et le contraignit à se rasseoir. S'apercevant, mais trop tard, de la rudesse du procédé, il bafouilla quelques excuses : la fatigue, la chaleur, il n'était pas prudent de retraverser la moitié de l'hippodrome si tôt. Phocas allait être furieux de son étourderie. Non : il lui adressa un imperceptible remerciement de la tête.

« Tu as encore du temps avant la grande course du jour, non ? dit-il au patron des Verts d'un air bonhomme.

## *Constantinople*

— Du temps... Oui, bien sûr. » Une ombre passa sur le visage de Kroukis, comme le début d'un soupçon vague.

« Porphyre est en forme ? »

Magnifique, cette fausse sollicitude.

« Il l'est toujours, Majesté.

— C'est une bénédiction qu'il coure pour les Verts, celui-là.

— Il ne manquerait plus qu'il coure pour d'autres ! Je l'ai formé moi-même, ce petit ! » s'exclama Jean Kroukis, d'une voix émue.

Phocas lui tapota amicalement le bras. « Et tu peux en être fier. Cela faisait longtemps qu'on n'avait eu un tel aurige à Constantinople.

— Oui, assez longtemps, en effet », acquiesça le vieillard.

L'empereur esquissa un sourire. Un vrai serpent, qui savait hypnotiser sa proie avant de la dévorer : « Il engrange les victoires. C'est tout à fait impressionnant. Le record n'est pas loin. Ton record, Jean Kroukis. »

Le chef de faction ne réagit pas. La main crispée sur la poire qu'il n'avait toujours pas entamée, il restait plongé dans ses pensées. Phocas fit un petit signe de l'auriculaire, visible du seul Bonose. Le signe convenu : il fallait porter le coup final maintenant.

« L'empereur te parle ! » hurla Bonose.

Jean Kroukis releva son visage et le foudroya du regard. Se tournant vers Phocas, il demanda, la voix rauque :

« Que voulez-vous de moi ? »

— Que, pour une fois, Porphyre perde », répondit Phocas dans un souffle. Ses traits s'étaient durcis, faisant saillir son inquiétante balafre.

« Que me demandez-vous ? » Le vieil homme était hagard. « Tu m'as très bien entendu, Kroukis. Je ne veux pas que Porphyre remporte la grande course aujourd'hui. »

Phocas n'avait peut-être jamais si bien mérité son surnom de « Gorgone ». Jean Kroukis scrutait sa tête hérissée de cheveux roux, immobile, plus blanc que le marbre de l'hippodrome, comme pétrifié.

## 6.

Marc était revenu chercher sa réponse au gouverneur Héraclius. De nouveau, cette même attitude timorée, cette parole embarrassée. Nicétas avait perdu patience : il l'avait rabroué, lui avait demandé de se tenir droit, de ne pas buter sur les mots. Il ne supportait pas qu'on perde ses moyens devant lui. Du respect, de la discipline, oui, c'était indispensable dans une armée. Pas l'obséquiosité, pas les continuelles hésitations. Il voulait des hommes obéissants mais efficaces et fiers. Des hommes comme Moundir. Ou comme Pierre.

Pourquoi les deux noms qui lui venaient à l'esprit étaient-ils ceux de deux mercenaires ? Parce que les meilleurs soldats étaient ceux qui pourraient tout aussi bien combattre contre vous. On avait beau regretter l'époque où l'armée romaine était une armée de citoyens, les mercenaires rendaient la guerre plus excitante. Nicétas appréciait leur compagnie ; il aimait le jeu délicat et dangereux de ces alliances précaires, qu'on ne soit pas attaché à lui par principe, qu'on puisse le trahir du jour au lendemain et qu'on en soit dissuadé par la force de son seul charme. Car il ne s'agissait pas seulement d'acheter ; il fallait aussi séduire.

Ni l'Arménien Pierre ni l'Arabe Moundir ne l'auraient suivi jusqu'à Constantinople uniquement pour de l'or. À l'origine, bien sûr, il les avait appâtés par les richesses que lui assurait la

prise d'Alexandrie, six mois plus tôt. Mais, par la suite, à mesure que son armée remontait vers le nord, il avait interdit le pillage : les provinces conquises n'étaient pas des provinces ennemies, elles appartenaient à l'Empire. Il ne pouvait pas prétendre les libérer de Phocas et se comporter comme lui. Ses hommes devaient donc se contenter du minimum, vivre sur le pays sans le pressurer, et les mercenaires étaient soumis à la même discipline.

Les cavaliers de Moundir, qui s'adonnaient d'ordinaire largement aux rapines, y compris contre les Romains, se révélèrent les plus difficiles à contenir. Après des exactions commises à Antioche, alors que la ville avait capitulé sans résistance et avec la promesse qu'aucun mal ne serait fait à ses habitants, on dut en exécuter quelques-uns pour l'exemple. Leur chef accepta de les sacrifier et, ce jour-là, Nicéas lui sut gré d'avoir fait passer les intérêts de la grande guerre contre l'Usurpateur avant ceux de sa tribu. Comment aussi aurait-il pu en être autrement ? Ne constatait-il pas, chaque jour, le bien-fondé des exigences de Nicéas ? Passé Gaza et Jérusalem, l'armée rebelle n'avait presque plus eu besoin de combattre. Les ralliements se succédaient. Les villes lui ouvraient leurs portes. L'Hellespont venait d'être franchi comme en temps de paix. Même pour le mercenaire le plus cynique, c'était là une aventure grisante.

D'autant que Nicéas avait su l'agrémenter de promesses alléchantes. Il avait deviné que Pierre, le chef du contingent arménien, ne désirait pas rentrer dans ses montagnes du Caucase, qu'il rêvait plutôt d'une existence de riche dignitaire au sein de l'opulente et raffinée Constantinople : il lui avait assuré qu'après la victoire finale, il lui confierait la garde impériale. Quant à Moundir, il lui avait tout simplement promis le poste de généralissime. Coquetterie ou réel cas de conscience, l'Arabe faisait toujours mine de n'avoir pas encore pris sa décision : il prétendait que sa tribu requérait toute son attention. C'était dommage, car si une franche camaraderie liait Nicéas à Pierre, l'Arménien, plus âgé d'une dizaine d'années et qui aimait se poser en homme d'expérience, en sage conseiller, malgré un esprit assez obtus, ses rapports avec

Moundir étaient presque devenus amicaux. Et son désir de le garder auprès de lui, une fois empereur, était sincère.

Nicétas avait peut-être un moyen de le convaincre. Une preuve de confiance ultime.

« Gardes ! »

Les pans de sa tente se relevèrent. Les deux sentinelles apparurent. Théodore, son bon vieux garde du corps, fidèle entre les fidèles, qui veillait sur lui depuis Carthage et l'autre, le Nouveau, dont il avait oublié le nom.

« Le poste te plaît ? »

Le petit homme trapu acquiesça en se confondant en remerciements. Il dégoulinait de sueur. Encore un qu'il avait séduit, conquis, rallié à sa cause, en oubliant tout ce qu'il avait pu être dans le passé, ennemi ou indifférent, en lui faisant confiance, en l'intégrant même à sa garde rapprochée. Les anciens comme Théodore protestaient contre ces promotions. Nicétas les jugeait nécessaires. Ce Nouveau n'avait, en plus, pas démerité : dans chaque ville où ils passaient, il avait l'art de lui débusquer les plus jolies filles.

« Le Nouveau, va me chercher l'Arabe Moundir. Toi, Théodore, reste ici. Je veux te parler.

— Qui va surveiller l'entrée de votre tente, général ? s'enquit le grand garde, dont les sourcils se froncèrent.

— Personne, mais tu seras là avec moi. »

Le Nouveau s'était éloigné.

« Comment s'appelle-t-il déjà ? s'enquit Nicétas.

— Eumène.

— Que penses-tu de lui ?

— Je ne l'aime pas. »

Nicétas sourit. Son brave Théodore serait-il jaloux ? Il l'invita à s'asseoir. Le garde refusa, surveillant toujours l'entrée de la tente du coin de l'œil. Des réflexes de professionnel. « Bon qu'à vous ramener des filles », poursuivit-il d'une voix sombre.

Nicétas ne l'avait pas appelé pour lui parler de cet Eumène. Il se doutait bien que Théodore ne le portait pas dans son cœur. Et puis, chacun son rôle : lui, l'austère Théodore, pour sa sécurité, le petit brun râblé pour... eh bien, pour le reste.

*Constantinople*

« Je sors du camp, ce soir.

— Très bien. Je vais tout préparer pour...

— Non. Je sors seul. Peut-être avec Moundir, mais c'est tout.

— Je ne vous accompagne pas ?

— Pas cette fois. »

Théodore hocha la tête, contrarié.

« Tu resteras devant ma tente, parce que tout le monde dans le camp doit croire que j'y suis encore. »

## 7.

Jean Kroukis s'éloignait de sa démarche boitillante. Avait-il bien compris ce qui lui avait été demandé ? Phocas avait joui de sa stupeur quand il lui avait donné l'ordre de faire perdre Porphyre, son meilleur aurige, lors de la course la plus importante de la journée. À présent, l'inquiétude le gagnait. Jean Kroukis lui obéirait-il ?

« Il n'est plus tout jeune, mais pas gâteux, et après la réélection que tu lui as assurée, Kroukis ne peut rien te refuser », assena Bonose. Il avait repris sa place à la droite de l'empereur et avalait des raisins par poignées entières.

« Porphyre est toujours favori ? lui demanda Phocas, encore soucieux.

— Plus que jamais, répondit son comparse la bouche pleine. À midi, il y avait trois paris sur quatre en sa faveur. »

Phocas saisit l'une des rares grappes que Bonose n'avait pas entamées. « Bien. Et tu t'es occupé de nos cent mille pièces d'or ?

— Misées sur Gorgias, le champion des Bleus.

— Quel prête-nom ?

— Sergius. »

Phocas manqua s'étrangler. « Sergius, notre patriarche ? Tu te moques de moi ?

## *Constantinople*

— Oui, je plaisantais, ricana l'autre en essuyant ses lèvres dégoulinantes de jus. Le marchand Cratère et un diacre dont j'ai oublié le nom. Depuis que tu as accordé au premier le monopole sur l'importation de l'orge de Galatie, il ne peut plus rien te refuser. Quant au second – ça me revient, un certain Zénon, originaire de Pisidie –, il avait des dettes. »

Une admiration sincère se peignit sur le visage de l'empereur. Il sous-estimait trop souvent son ami. Derrière son physique de brute épaisse, Bonose n'était pas dénué d'intelligence, loin de là. Mais il savait si mal soigner les apparences...

« Deux hommes de paille valent mieux qu'un, tu as eu raison. Cela attirera moins les soupçons. »

La journée avançait. Le soleil, déjà, commençait à redescendre. Les courses se succédaient, presque toutes remportées par les Verts. Et Phocas s'en réjouissait ostensiblement. Il s'en sortirait, il le sentait. La chance ne lui avait-elle pas toujours souri ? Cette fortune qu'il allait gagner en une seule petite course était sa planche de salut, un impôt déguisé, qui allait lui permettre d'acheter le peuple avec l'argent du peuple. Ses ennemis se doutaient-ils seulement de toutes les ressources qui lui restaient ? Non, non : ils le méprisaient trop. Tant pis pour eux.

## 8.

Au sein du camp, le quartier des Arabes n'avait rien de rassurant : des allées grouillant de cavaliers, qui méprisaient les fantassins dans son genre. Un regard trop appuyé suffisait à enflammer leur honneur très chatouilleux. Eumène n'était pas mécontent de s'en éloigner. Un grand homme maigre, aux voiles flottant au vent, faillit le bousculer. Des mendiants qui se prenaient pour des princes.

Eumène avait prévenu leur chef que le général Nicéas l'attendait dans sa tente. Inutile de l'y accompagner : il connaissait le chemin et il se ferait sans doute attendre. Ce n'était pas le moment de perdre du temps. Nicéas l'avait envoyé chercher l'Arabe et il avait gardé Théodore avec lui. Peut-être pour lui confier une autre mission. Il était donc possible que l'entrée de la tente soit libre. Il fallait en profiter.

Eumène rejoignit l'allée centrale du camp. Certains soldats le saluaient. On commençait à le connaître depuis qu'il avait intégré la garde rapprochée. C'était flatteur, mais aussi dangereux. Il aurait sans doute mieux valu garder un visage anonyme, demeurer le plus longtemps possible l'indéfinissable Nouveau. Il pressa le pas. Peu importait. Avec un peu de chance, il aurait quitté le camp dès ce soir. Tout était prêt : son cheval restait en permanence scellé. Et personne ne l'arrêterait à la porte : il avait un laissez-passer avec le sceau du général. C'était l'avan-

## *Constantinople*

tage de lui rendre certains petits services : il fallait bien qu'il puisse aller et venir à sa guise pour lui trouver, dans les villages avoisinants, de jeunes personnes à son goût.

La tente apparut. Gardée. Théodore se tenait devant, toujours aussi grand, toujours aussi attentif. C'était raté pour cette fois.

« Où est l'Arabe Moundir ? demanda Théodore à Eumène d'un ton brusque.

— Il arrive, il me suit. »

L'autre lui lança un regard réprobateur. « Tu étais censé l'accompagner.

— Qu'est-ce que ça change ? »

Théodore ne répondit rien. Un mur. Pas causant, franchement rébarbatif même, et surtout toujours à vous barrer le passage. Patience. Il ne pouvait pas être toujours là, à veiller sur le général Nicéas. Parfois, même lui devait s'absenter.

Eumène fit craquer ses jointures. L'occasion finirait bien par se présenter. Il suffisait de la guetter. Un instant, il fut traversé par quelque chose qui ressemblait à un remords : le jeune général était un bon maître. Généreux, joyeux, aimable. Quel dommage qu'il dût mourir.

## 9.

Le monde se divisait en deux. D'un côté, l'Empire romain, de l'autre l'Empire perse. À y regarder de plus près, les choses étaient en réalité un peu plus compliquées : la capitale des Romains n'était plus à Rome, par exemple, elle se situait sur un promontoire réputé imprenable face à l'Asie et s'appelait Constantinople. Et de vastes pans de ce qui avait autrefois appartenu aux Romains étaient tombés aux mains des barbares. Mais la rivalité avec la Perse n'avait jamais cessé, elle avait traversé les siècles, survécu aux invasions, aux luttes intestines. D'une certaine manière, en se recentrant sur l'Est, sur les provinces d'Asie, les Romains avaient même exacerbé cet antagonisme. Les deux empires se disputaient depuis des générations les riches plaines de Mésopotamie, entre le Tigre et l'Euphrate. Ces plaines restaient quelques années – au mieux quelques décennies – sous la domination de l'un avant de passer sous l'autorité de l'autre. C'était un va-et-vient continu, presque lassant, qui avait coûté la vie à des centaines de milliers d'hommes déjà. Un va-et-vient que chaque empire entendait voir s'achever un jour à son profit.

Le malheur voulait qu'aucun des deux belligérants ne soit assez fort pour vaincre l'autre de façon définitive. Malgré ses déboires et son incontestable déclin, l'Empire romain demeurait immense, riche, puissant. L'Empire perse l'était tout autant.

L'influence de l'un s'exerçait encore sur l'ensemble du pourtour méditerranéen. L'autre contrôlait des territoires s'étendant jusqu'aux Indes.

Chosroès, deuxième du nom, roi des rois, souverain de tous les Perses, méditait souvent sur cet instable équilibre. Il aurait été bon, se disait-il parfois, de se mettre d'accord une fois pour toutes sur des frontières que chacun se serait engagé à respecter et qui n'auraient pas été remises en cause à la première révolution de palais venue. Chosroès avait longtemps cru que lui-même s'en tiendrait à cette règle. Douze ans plus tôt, il avait fait des concessions gigantesques : en abandonnant l'essentiel de la Mésopotamie aux Romains. Il est vrai que les circonstances étaient un peu particulières. Pourtant, s'il auscultait son cœur, il n'y trouvait pas trace de mauvaise foi. Il avait réellement accepté de retrancher à l'empire de ses pères ces terres fécondes qui protégeaient l'ouest de sa capitale Ctésiphon. Il avait cru apaiser ainsi pour toujours la rapacité romaine. Surtout, il s'était cru capable de ne jamais revenir sur un tel renoncement. Et puis les propositions d'Héraclius l'Ancien étaient arrivées.

Une autruche. Attirée à portée de flèche par ses rabatteurs. Chosroès, à qui de longs cheveux ondulés, un nez busqué et un léger embonpoint conféraient une belle prestance, saisit son arc et fit un signe sec à la jeune femme qui agitait un grand éventail à côté de lui. Elle cessa aussitôt ses mouvements. Il put se concentrer, viser. La flèche transperça le cou de l'animal. Exclamations enthousiastes, bruyantes félicitations de sa suite, nombreuse ce matin-là à l'accompagner à la chasse. Une admiration un peu forcée, il le sentait bien : ce n'était après tout qu'un oiseau stupide et inoffensif, incapable de s'envoler, qu'il venait d'abattre. Pas un tigre. Il se rassit néanmoins dans son énorme litière découverte, satisfait de ce joli coup. Et reprit le fil de ses pensées.

Il connaissait bien l'Empire romain. Mieux sans doute que ne l'avait connu aucun de ses ancêtres de l'illustre dynastie sassanide. Il était le seul de sa famille à y avoir vécu. Cela avait duré quelques mois à peine, douze ans plus tôt, à l'époque de l'empereur des Romains Mauricius. Un souvenir douloureux,

humiliant, mais utile. Un souvenir qui marquait un homme et pouvait déterminer une vie. Chosroès était un jeune monarque en ce temps-là, il manquait d'expérience et d'autorité. Un général de son défunt père l'avait chassé de son trône et s'était proclamé roi des rois à sa place. Chosroès avait trouvé refuge auprès de l'ennemi héréditaire, à la cour de Mauricius. L'occasion de découvrir Constantinople, cette ville admirable entre toutes, une merveille, un éblouissement qu'il n'oublierait jamais.

L'empereur Mauricius avait accueilli le jeune exilé et décidé de le soutenir. Il avait envoyé une armée, commandée par son meilleur général, le fameux Narsès, pour le remettre sur son trône. L'opération avait été un succès et si Chosroès régnait aujourd'hui, il le devait donc à un peuple exécré. D'ailleurs, beaucoup parmi les grandes familles perses le considéraient encore comme une créature des Romains. Il ne pouvait nier qu'il avait éprouvé une affection réelle pour Mauricius. Il aurait été si facile à ce dernier de laisser s'éteindre la dynastie sassanide. Il n'en avait rien fait. Un geste intéressé bien sûr : il avait obtenu en échange la plus grande partie de la Mésopotamie et de gigantesques quantités d'or. Un geste qui n'en demeurait pas moins noble et faisait honneur à ce grand monarque.

Son palais apparut soudain, au loin, au bout d'une des longues allées boisées du parc. Il éprouva le besoin urgent de rentrer. La chasse n'avait pas été exceptionnelle. Cinq autruches abattues. Pas un félin. Peu importait. Il avait des lettres à envoyer. Il donna un ordre et l'énorme litière obliqua.

Dastagerd était son lieu de villégiature favori. À une journée de marche de la capitale Ctésiphon. Un palais splendide au milieu d'un parc qui semblait sans fin. Les animaux y étaient amenés de toutes les contrées de l'Empire. On y organisait des chasses grandioses. Quand tout se passait bien, du moins. Aujourd'hui, seules les autruches avaient joué le jeu. Tigres, lions, panthères étaient restés cachés au milieu de la végétation, trop dense en cette saison pour qu'on puisse venir les y débusquer.

## *Constantinople*

De Dastagerd, Chosroès pouvait gouverner son immense empire tout en profitant de la quiétude d'un lieu plus sûr que sa capitale. C'est de là qu'il faisait connaître ses volontés à ses gouverneurs et à ses généraux, stationnés parfois à des milliers de lieues. C'est là aussi que lui parvenaient les nouvelles de son empire et du monde.

Quand Mauricius avait été renversé par le centurion Phocas, Chosroès avait pris le deuil, mais il n'était pas intervenu. « Renversé » : il continuait à préférer ce terme vague à d'autres plus précis, car même après huit ans, il lui était douloureux de s'imaginer ce qu'on avait infligé à un homme qu'il avait aimé – à lui et à tous ceux qui, parce qu'ils étaient de son sang, auraient pu un jour revendiquer son trône. En y réfléchissant, lui, Chosroès, avait eu de la chance de pouvoir fuir à temps, jadis, et que le général félon – maudit soit-il à jamais et puisse son nom sombrer dans l'oubli ! – l'ait renversé d'une façon qui n'avait rien de définitif. Phocas avait sans doute retenu la leçon.

Malgré l'horreur que lui inspirait le sort de Mauricius, Chosroès n'avait pas voulu déroger à sa ligne de conduite : les traités devaient survivre à ceux qui les avaient signés. Il avait été exemplaire, s'était retenu d'attaquer les Romains, se persuadant que rien, de toute façon, n'aurait pu ressusciter l'empereur si cruellement assassiné – ni sa famille. Les années avaient passé et soudain, dix mois plus tôt, cette lettre, envoyée de Carthage, lui était parvenue.

## 10.

La foule s'anima. Elle était parcourue d'un frémissement qui ne débouchait sur aucune explosion de cris ou de sifflets. C'était comme si la voix de l'hippodrome s'était soudain tue et ce silence était plus bruyant que tous les hurlements. Phocas jeta un œil sur la piste : la course qui s'y achevait n'avait pu à l'évidence provoquer ce changement d'attitude chez les spectateurs.

« Voici notre ami Prisque, je crois. » À l'autre bout de l'hippodrome, des mouvements dans les tribunes annonçaient l'entrée d'un groupe d'hommes par la porte ouest. Bientôt ils parurent. « C'est lui, grogna Bonose. Et bien entouré. N'était-il pas censé diminuer un peu sa garde personnelle ? »

Une vingtaine de soldats armés jusqu'aux dents entouraient un personnage richement vêtu qu'on distinguait à peine, tant son escorte se tenait en rang serré. « Vous êtes vraiment réconciliés ? On dirait qu'il se méfie. » Les lèvres de Phocas s'ouvrirent pour répondre, mais il vit frémir les bras de son compagnon, ces bras solides et fidèles, ces bras prêts à tous les sacrifices et toutes les infamies pour le servir, et il se retint. Il lui avait fait un grand tort, un tort peut-être irréparable. Et pourtant Bonose avait continué à le seconder en tout. Il l'avait lésé, il lui avait infligé une souffrance qui, après tant années,

ne s'était pas éteinte. Mais la parole d'un simple soldat pouvait-elle engager un empereur ?

Prisque, au milieu de la cohue des spectateurs, se faisait frayer un passage. Un murmure approbateur accompagnait ses pas. On n'osait pourtant l'acclamer ouvertement.

« J'ai peut-être fait tuer Mauricius. Lui, il l'a trahi », rappela Phocas.

Bonose scrutait la petite troupe qui s'avancait vers eux dans les tribunes. Soudain, il pâlit. Il venait d'apercevoir, entre les casques des soldats, aux côtés de Prisque, une longue chevelure rousse. « Et tu l'as récompensé très au-delà de ce qu'il méritait, gronda-t-il. À quoi rime cette réconciliation, Phocas ?

— Tu le vois toi-même. Mon beau-fils vient se soumettre. Ou plutôt : renouveler une soumission qui n'a jamais cessé.

— C'est bien ce que je pensais : tu ne crois pas vraiment à sa fidélité. »

Phocas ne répondit rien. Prisque et son escorte avaient déjà parcouru la moitié du chemin qui les séparait de la tribune impériale. Bonose repartit à la charge. « Il ne pouvait pas arriver directement de ce côté-ci ? Il fallait qu'il traverse tout l'hippodrome, comme en triomphe ?

— C'est moi qui le lui ai demandé.

— Je ne comprends pas.

— Les symboles, Bonose, les symboles... C'est lui qui vient à moi. »

La scène avait été minutieusement préparée. Quand Prisque atteignit enfin la tribune où se tenaient Phocas et Bonose, qu'il se trouva face à la triple rangée de soldats qui protégeait la loge impériale, il s'arrêta. La foule retenait son souffle. L'escorte du général s'était immobilisée avec son maître. Les ambitions de Prisque n'étaient un secret pour personne. Il était le beau-fils de Phocas, son héritier présomptif. Quelques semaines plus tôt, une statue de lui avait été dressée à l'entrée de l'hippodrome, privilège d'ordinaire réservé aux seuls empereurs. Phocas n'était pas à l'origine de cet insigne honneur accordé à un autre que lui, il n'en avait même pas été prévenu ; sa fureur fut à la hauteur de sa réputation. Le commanditaire de l'œuvre, un haut dignitaire de la faction des Bleus, qui

avait peut-être cru indirectement le flatter, fut brûlé vif au milieu de l'hippodrome. Le sculpteur qui avait eu le malheur d'accepter la commande et une dizaine d'autres Bleus, à la responsabilité un peu floue, périrent à ses côtés. La statue fut jetée à terre et brisée à coups de masse. On craignit un moment pour la vie de celui qu'elle représentait, mais la vindicte s'arrêta là. Prisque eut le bonheur de n'être que disgracié.

Pour le peuple les choses en étaient restées là, à cet état de guerre larvée entre l'empereur et son successeur potentiel. Et quand les spectateurs virent la petite troupe s'avancer d'un pas déterminé vers Phocas, beaucoup crurent que l'épreuve de force allait s'engager. Prisque, qu'on soupçonnait d'être à l'origine de cette affaire de statue, forcerait-il le passage ? Les soldats qui lui faisaient face étaient en théorie fidèles à Phocas, mais tout le monde savait que la popularité de l'ancien général de Mauricius, très grande parmi le peuple, était immense au sein de l'armée. Prisque avait été à sa tête les dernières années du règne du défunt empereur, il l'était resté longtemps sous Phocas, il avait remporté avec elle d'éclatantes victoires. S'il tentait de passer outre la barrière dressée entre lui et l'empereur, qui oserait l'arrêter ?

Bonose avait porté la main sur la poignée de sa dague. Phocas, lui, continuait d'arborer le grand sourire qui n'avait pratiquement pas quitté ses lèvres de la journée. Était-ce une façon de dissimuler les doutes qui l'assaillaient lui aussi ?

Prisque s'était ostensiblement tourné vers lui, dans une attitude majestueuse et pleine de défi. Son escorte, qui avait suivi tous ses mouvements depuis son entrée dans l'hippodrome, se plaça dans le même alignement que lui, face à l'empereur. Et quand, à la stupeur du public, le général mit soudain un genou à terre, elle s'inclina avec lui.

« Tu comprends enfin, Bonose ? Allons, range-moi cette dague. »

Bonose était stupéfait, comme la foule immense qui assistait à la scène, et dont l'étonnement redoubla lorsque Prisque, en signe d'humilité, se défit de sa lourde cape, et la fit glisser sur le sol, à ses côtés. Mais Bonose avait déjà détourné les yeux du

général. Il fixait la seule personne de la troupe qui n'avait pas daigné s'incliner, ses longs, ses splendides cheveux roux, seul trait de sa personne qui rappelât de qui elle était la fille.

Prisque finit par se relever, tandis que sa garde demeurait à genoux. Et c'est en compagnie de la seule Domentzia, l'enfant unique de Phocas, qu'il franchit la triple rangée de soldats. Une dizaine de marches le séparaient maintenant de l'empereur. Lorsqu'il les eut gravies, le même cérémonial se déroula : Prisque se prosterna de nouveau et cette fois c'est de son riche manteau qu'il se défit. Dans l'hippodrome, les courses avaient cessé. Les spectateurs n'avaient d'yeux que pour ce qui se déroulait dans la loge impériale et beaucoup laissèrent échapper de nouveaux cris de surprise, lorsqu'ils découvrirent que, sous son somptueux manteau, Prisque n'était vêtu que de hardes misérables.

« Damné hypocrite », marmonna Bonose.

Le beau-fils venait se prosterner aux pieds de Phocas. Il implorait son pardon, exhibant à tous la misère de l'homme que n'éclaire plus le soleil impérial. Mettant la dernière touche à ce cérémonial limpide, l'empereur, d'un geste solennel, se saisit du manteau tombé à terre et le remit sur les épaules du suppliant.

La foule, dans l'expectative depuis un moment, laissa éclater sa joie. Quel dénouement magnifique ! Quelle journée ! Après les largesses du matin, cette réconciliation entre Phocas et l'enfant chéri du peuple. Et bientôt, la grande course tant attendue...

Prisque ne s'était toujours pas relevé, guettant un signe de l'empereur. Pourtant ce dernier ne semblait pas pressé de le lui donner. Le suppliant restait donc face contre terre. Il suait à grosses gouttes, devant cet homme qui était certes son beau-père, mais aussi un assassin, capable, maintenant qu'il était à sa merci, de lui faire enfoncer un poignard entre les omoplates. Phocas souriait toujours, comme s'il se délectait de ce spectacle et cherchait à le prolonger le plus longtemps possible. Les yeux de Bonose ne quittaient pas la frémissante Domentzia, que l'on sentait prête à se jeter entre son époux et le premier

## *Constantinople*

qui chercherait à l'abattre. Elle fixait son père d'un regard dur et fier.

« Relève-toi donc, mon fils, finit par dire Phocas ; viens m'embrasser. »

La plèbe exulta de plus belle à la vue de Prisque se redressant enfin et s'approchant de l'empereur. Celui-ci l'étreignit longuement : la réconciliation était scellée. Il se tourna ensuite vers sa fille qu'il tint embrassée plus longtemps encore. Puis, leur désignant deux vastes sièges à sa gauche :

« Prenez place, mes enfants. Vous assisterez à la grande course du jour à mes côtés. Prisque et moi avons deux, trois choses à régler, n'est-ce pas mon petit Prisque ? »

L'intéressé était bien plus grand que Phocas et, du reste, à peu près du même âge. Maintenant que ce cérémonial pénible et humiliant avait pris fin, il avait retrouvé son flegme légendaire, qui rassurait tant les soldats la veille des batailles, et son noble maintien. On eût dit un prince exilé au milieu de truands.

« Tu me permettras de me retirer maintenant, père ? demanda Domentzia d'une voix douce, mais ferme.

— Tu ne veux pas voir le duel entre Porphyre et Gorgias ?

— Ces courses me fatiguent. Tout le monde sait que Porphyre va gagner, comme toujours.

— Peut-être aurons-nous une surprise ? » hasarda Bonose d'une voix hésitante.